Lumir Lapray

« Ces gens-là »

Dans la tête et le cœur de nos campagnes





Plongée intime dans cette France qui pourrait tout faire basculer

PAYOT POCHE (DOCUMENTS)

« Voilà donc la tâche qui nous attend : relier le *je* au *nous*, relier les *nous* entre eux. Pour gagner, ensemble. »

Quand elle revient s'installer là où elle a grandi, dans un village de la plaine de l'Ain, Lumir se met à écrire : le vieux du bout de la rue, ses potes, leurs parents, les gens qu'elle croise au PMU…
En faisant parler les siens, l'autrice dessine les contours du malaise qui gronde de plus en plus fort, un peu partout dans les campagnes françaises : l'impression de payer pour tout sans jamais avoir droit à rien, le sentiment d'être incompris et méprisés, la rage de ne pas arriver à offrir mieux à ceux qu'on aime – et la recherche de responsables, encouragée par le RN, qui toujours se nourrit de l'impuissance, sans jamais proposer autre chose que la haine en réponse à la colère.

Lumir Lapray est activiste, engagée pour la justice sociale et environnementale dans les campagnes françaises. Elle est également l'autrice de S'organiser. Reprendre le pouvoir, mode d'emploi *(Payot, 2026).*

LUMIR LAPRAY
AUX ÉDITIONS PAYOT

« Ces gens-là ». Plongée dans cette France qui pourrait tout faire basculer
S'organiser. Reprendre le pouvoir, mode d'emploi

Lumir Lapray

« Ces gens-là »

Dans la tête et le cœur de nos campagnes

PAYOT
POCHE
(DOCUMENTS)

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot sur

editions-payot.fr

Contactez-nous à

editions@payotrivages.com

Cet ouvrage de notre série « Documents »
est publié au sein de Payot poche,
le département des livres de poche des Éditions Payot

Photo de couverture : © Fanny Bourg.
Portrait : © Hamza Djenat.
Conception graphique de la couverture : Sara Deux.

© Éditions Payot & Rivages, 2025
et 2026 pour l'édition de poche

62, avenue de Saxe, 75015 Paris

ISBN : 978-2-228-94010-8

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement des systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

NOTE À L'ÉDITION DE POCHE

Depuis la parution de ce livre, vous m'avez envoyé des photos de vos papis plongés dedans ; vous m'avez décrit les réactions de vos sœurs tentées par l'extrême droite, pour qui vous l'aviez glissé sous le sapin à Noël dernier ; vous m'avez écrit de longs mails pour me raconter vos Mel, vos Gégé, vos Colette à vous. Je suis si heureuse de savoir que leurs histoires ont résonné chez tant d'entre vous et qu'elles ont réparé un peu vos cœurs éprouvés par ce mélange d'amour et de dureté qui caractérise notre France rurale.

La canicule terrifiante que nous avons vécue cet été, le refus obstiné des néolibéraux de réguler les lobbies en tout genre au mépris de notre santé, les élections présidentielles qui

se profilent sur fond d'ingérence et de *fake news*, etc. L'année qui s'est écoulée entre la parution de ce livre et son édition en poche nous a prouvé l'urgence absolue – et de plus en plus partagée – de nous organiser collectivement pour reprendre le pouvoir sur nos vies. Il est temps de (re)construire un rapport de force syndical, citoyen et politique face à ce système qui nous tue. C'est le chantier que j'ouvre dans mon deuxième ouvrage, où je partage des clés concrètes pour lutter avec vos collègues, vos voisins, vos proches[1]. Et ce n'est pas un hasard s'il paraît le jour même où celui-ci arrive en poche, car j'ai écrit le premier pour vous donner envie de vous battre et le second pour vous accompagner dans cette nouvelle aventure collective.

Car ces derniers mois n'ont fait que renforcer ma conviction profonde, selon laquelle une crise peut aussi être l'occasion de regagner les cœurs et les esprits de celles et ceux que nous pensions définitivement acquis au camp adverse. La polarisation croissante de

1. *S'organiser. Reprendre le pouvoir : mode d'emploi*, Paris, Payot, 2026.

notre société – compréhensible, face à l'irresponsabilité criminelle de ceux qui nous gouvernent – nous fait croire que nous sommes ontologiquement différents, que nous n'avons rien en commun et qu'il est vain d'imaginer lutter ensemble pour un monde meilleur. Je crois que ce livre propose une autre voie : une tentative de se comprendre et de se parler, même lorsque nos expériences, nos quotidiens, nos espaces sont profondément différents. Une fenêtre sur une France que peu, en dehors de nos villages, connaissent intimement. Si les frontières entre « eux » et « nous » semblent si étanches, c'est parce que ceux qui nous oppressent comptent sur nos divisions pour continuer d'asseoir leur pouvoir. Moi, je vous le dis : nous avons tout à construire ensemble. Tout à gagner, en nous bagarrant côte à côte.

Je suis fière que ce livre sorte aujourd'hui en édition poche – donc à un prix plus abordable, à une époque où nous comptons de plus en plus chaque sou. J'espère que cette édition vous permettra de l'offrir à d'autres, à vos cousins auto-entrepreneurs qui disent que l'État nous prend tout, à vos tatas qui regardent CNews et ne sont pas toujours d'accord avec ce qui s'y

dit, à vos voisins dont vous soupçonnez qu'ils classent le monde entre travailleurs *vs* assistés.

Longtemps, je me suis demandé comment les deux mondes que j'aime tant – ce village qui m'a vue grandir et ce milieu militant qui m'a faite – pouvaient se rejoindre. C'est en écrivant ces pages que j'ai trouvé une réponse et que, contre toute attente, j'ai ressenti une paix qui m'était jusque-là étrangère : il est possible de nous réunir autour d'un projet révolutionnaire de joie, d'amour et de dignité. J'espère que vous refermerez ce livre un peu plus convaincu·e et décidé·e à faire advenir ce monde, et que vous le partagerez à celles et ceux que vous aimez.

Pour toutes celles et ceux qui rêvent
de nouveaux jours heureux dans nos villages

Pour Cam

Tout ce que l'on regarde en face ne peut être transformé, mais rien ne peut être transformé sans d'abord avoir été regardé en face.

James Baldwin

On croit connaître cet endroit qu'on appelle « chez soi ». En réalité, c'est dans ce paysage familier que commence le mystère.

Florence Aubenas

L'histoire

Chaque jour, vous vous levez aux aurores, réveillez les enfants quand vous en avez, préparez les tartines, prenez la voiture, faites un détour par chez la nounou et embauchez pour la journée. Vous empaquetez des colis dans un entrepôt, nettoyez et nourrissez les vieux du village, rejoignez un chantier. Ou bien vous êtes assis derrière un bureau, dans une petite entreprise, une collectivité locale ou une agence immobilière. Vous faites ça depuis longtemps – vous avez arrêté l'école assez tôt, comme la plupart de vos amis. Le travail ne vous faisait pas peur et vous rêviez de liberté. Le week-end, vous bricolez un peu, vous profitez de votre famille, vous invitez les potes à l'apéro, vous faites un barbecue, vous êtes tranquilles. Derrière la haie de thuyas, vous vous dites que

vous avez atteint votre rêve : une maison dont vous êtes propriétaire, une voiture, quelques vacances. Le boulot, les traites, les factures : tout ça valait donc le coup.

Oui, mais depuis quelque temps, vous avez peur. Vous savez qu'il suffit d'une maladie, un divorce, un accident. Vous en connaissez, qui ont dû vendre. Même si vous n'en êtes pas encore là, vous peinez à joindre les deux bouts. Vous n'allez plus systématiquement chez Leclerc – c'est devenu trop cher. Va pour Lidl. Vous n'allez plus au restaurant. Va pour McDo – il faut bien se faire plaisir. On n'est pas des chiens. C'est venu comme ça, d'un seul coup, sans crier gare : sans avoir rien changé de vos habitudes, vous vous retrouvez régulièrement à découvert. Vous vous sentez coincé, un peu comme le jambon dans le sandwich : ni gros ni petit. Ni vraiment moyen, d'ailleurs. Un petit moyen, qui a, chaque mois, l'impression de se noyer un peu plus.

Vous trouvez ça injuste.

Comment font les autres ?

Eux, c'est sûr, quelqu'un les aide. Vous n'avez rien contre les fonctionnaires, mais vous en avez marre de leurs grèves à tout bout de champ. Alors oui, bien sûr, vous aussi vous

pensez qu'il fallait se battre pour conserver la retraite à 60 ans. Mais pourquoi ce sont encore et toujours eux qui se plaignent ? Ils sont pourtant payés avec vos sous, non, et plutôt bien, avec la garantie de l'emploi en prime ? Vous aussi vous trouvez que l'école, la police, la santé, c'est important, on doit les protéger. D'ailleurs, vous voulez bien payer des impôts, même si vous faites un peu de black, le week-end, pour arrondir les fins de mois. Mais bordel, cet argent, où va-t-il ? Pourquoi les gamins qui ont besoin d'AESH n'en ont pas ? Et les classes qui ferment, comme la poste et le centre des impôts ? Les médecins, à 30 minutes de voiture à la ronde, ne prennent pas de nouveaux patients. Il y a plus d'un an d'attente pour un rendez-vous gynéco ou dermato – alors que vous ne cotisez pas moins que les autres.

Et les Arabes, eh bien c'est comme tout le monde : s'ils s'intègrent, qu'ils bossent et ne font pas d'histoires, et bien pas de problème. Attention, vous n'êtes pas raciste ! Les racistes, eux – et vous en connaissez ! –, disent des mots affreux et pensent qu'ils sont « tous pareils ». Alors que vous, vous en avez, des copains arabes. Non, le problème, ce sont les

autres, ceux des cités, qui vivent des aides et foutent quand même le bordel. Pourquoi leurs enfants ont-ils toujours des problèmes avec la police ? Quand on ne suit pas les règles, c'est normal d'être puni ! C'est comme les réfugiés : vous n'avez rien contre eux. Vous vous dites même que si c'était vous, dans leur situation, vous feriez pareil pour vos gosses. Mais à un moment, si c'est entre vos gosses et les leurs, vous choisissez les vôtres ! Car on peut quand même pas accueillir toute la misère du monde ! De toute manière, dans cette société, c'est devenu chacun pour sa gueule. C'est normal de penser à soi avant les autres.

Pourtant, vous vous considérez plutôt comme un gentil, et ça vous fait de la peine, ces enfants échoués sur les plages. D'ailleurs, vous aidez beaucoup autour de vous : un billet de 20 euros à votre petit-fils pour son permis, le calendrier des pompiers et même parfois une pièce à un SDF quand vous allez en ville. Tout le monde sait qu'on peut compter sur vous. Mais vous êtes fatigué de devoir avoir de la peine pour tout le monde, en permanence. Qui a de la peine pour vous ? Qui vous défend ? Alors que vous n'avez droit à rien, juste « le droit de payer ».

Et puis, tous ces gens, est-ce qu'ils essaient vraiment de s'en sortir ? Parce que, quand même, ça vous paraît être une condition absolue pour pouvoir bénéficier des aides. Et ça, les politiques ont l'air de l'oublier un peu. Surtout à gauche. La gauche, tiens, parlons-en. Vous trouvez que ça fait longtemps qu'elle ne parle plus pour vous, qui vous levez pour embaucher à 5 heures, les yeux à peine décollés par le café préparé la veille. Que fait-elle, à part gueuler à l'Assemblée nationale et vous imposer des règles partout, tout le temps ? Et puis, de toute façon, vous voyez bien que les élites vous méprisent, vous voient comme des idiot·es, vous mettent à distance, vous désignent du bout de leur bouche pincée comme « les autres ». « Ces gens-là ». Comprendre, les beaufs, les fachos, les homophobes. Les infréquentables.

Parce que c'est pas fini : maintenant, il paraît que votre mode de vie, votre maison, votre voiture, les kilomètres que vous avalez tous les jours, tout votre rêve, ça menace la planète ? Bien sûr que vous aussi, vous voulez que vos enfants respirent un air pur. D'ailleurs, vous trouvez que vous connaissez mieux la nature que ceux qui font les lois à Paris, vous

qui vivez au beau milieu des champs. Et puis vous aimez beaucoup les bêtes, vous les trouvez même souvent plus gentilles que les hommes… Mais aujourd'hui, on voudrait prioriser leur protection à votre bien-être ? Vous avez même l'impression que ça va plus loin que ça. Vous qui avez toujours respecté la loi et l'ordre, on vous dit que la police tue. Vous qui avez fait des heures sup toute votre vie pour que votre femme puisse rester à la maison avec les enfants, plutôt que d'aller à l'usine, on vous dit que vous êtes macho. Tout ce qui vous rendait un peu fier semble devenir un problème. Ils parlent maintenant de « droit à la paresse » et de « revenu universel ». Quoi ? Tout le monde pourrait donc toucher de l'argent, comme ça, sans rien faire pour le gagner ? Mais alors, tout ce que vous avez répété à vos enfants, « travaille dur et ça ira », ça ne vaut plus rien ?

Vous vous dites : ces gens doivent être déconnectés de la « vraie vie », ou naïfs. Peut-être même sont-ils dangereux : pourquoi refusent-ils de voir la réalité ? Vous ne vous sentez pas respecté. Enfin, sauf par vos proches, heureusement.

Et, de plus en plus, par Marine. Du moins, c'est ce que répètent les grandes gueules au boulot, au bar, aux fêtes de famille. Alors oui, vous ne faites pas confiance aux chefs à plume, on vous l'a suffisamment faite. Souvent, vous n'allez même plus voter, ou alors seulement aux municipales et aux présidentielles – et puis, parce que tout se sait, au village, et que vous ne voudriez pas qu'on dise que vous ne faites pas votre devoir de citoyen. Vous n'avez pas un avis très tranché – d'ailleurs, la politique, vous en parlez peu : ça crée toujours des emmerdes. Vous vous définiriez plutôt comme centriste : y a des choses bien dans tous les partis. Mais finalement, entre l'extrême droite de Zemmour, l'extrême gauche de Mélenchon, et l'extrême argent de Macron, Marine, ça se tient. On n'a jamais essayé, et puis elle sait comment vivent les gens comme vous. Peu vous importe qu'elle ait grandi dans le département le plus riche de France, qu'elle soit avocate et héritière – d'ailleurs vous ne le savez pas toujours, ou vous ne voulez pas le savoir. Alors pourquoi pas, après tout ?

*

Cette histoire, c'est celle que des millions de Françaises et de Français se racontent, notamment lorsqu'ils habitent, vivent, aiment, travaillent dans la France rurale et périurbaine. Ma France. Cette histoire n'est pas (totalement) vraie. Elle est même souvent complètement à côté de la plaque, si vous voulez mon avis. Elle est le fruit de manipulations, de mensonges, de préjugés, d'incompréhensions, de ressentiments et de mécanismes sociétaux plus complexes. Mais aussi de douleurs et d'angoisses bien réelles.

Bien sûr, tous ne se retrouveront pas dans ce portrait. Et puis, même parmi celles et ceux qui s'y reconnaîtront, il y en a encore beaucoup qui n'ont pas franchi le pas : 66 % des habitants des petites villes et des villages n'ont pas voté, en juin 2024, pour les députés du Rassemblement national. Nous sommes loin du raz-de-marée décrit par une armée d'éditorialistes politiques à la mine grave, le soir des élections.

Oui, mais tout de même. Par ici, nous sentons le vent tourner.

Alors, finalement, peu importe que tout cela soit vrai. Peu importe que cela soit un malentendu, une illusion, une chimère : si suffisamment

de citoyens la partagent, cette histoire prend vie. Elle est *vécue comme vraie*.

Et comme on ne peut combattre que ce que l'on connaît, j'écris ce livre comme une lettre d'amour à cette France que j'aime, et que je ne veux pas voir tout faire basculer.

Tu veux écrire un livre sur nous ?

– Mais t'es complètement tarée ma pauvre !

Mélanie prépare un tartare de saumon. Elle interrompt le mouvement du couteau, et la peau argentée du poisson tournoie sur elle-même, suspendue dans sa main gauche. La lumière projetée par les écailles se reflète dans les yeux de Roxy, son malinois, tendu vers l'espoir de voir atterrir le bout de chair dans sa gamelle. Je l'observe du coin de l'œil. Mélanie est belle. Elle a de jolies boucles brunes – enfin, quand elle se coiffe.

– Mais qu'est-ce que tu veux que ça leur foute, aux gens, ce qu'on a à dire ?

Mel est mince, avec un corps très ferme, qui donne l'impression qu'elle s'assied rarement, qu'elle est toujours en action. Elle porte des petites boots noires, un jean *qui la moule*

partout où y faut comme dirait ma grand-mère, et un sweat large sous lequel ses petits seins semblent disparaître. Je ne me rappelle plus depuis quand je la connais. Ça date d'une époque dont je n'ai pas de souvenirs.

– T'as toujours des idées pas possibles, ma Loulou.

Nous sommes en pleine pandémie, et j'ai décidé de revenir habiter au village – enfin, dans un nouveau village – à quinze kilomètres de celui où nous avons passé notre enfance. J'ai retrouvé les pavillons, le fils Colin qui fait des tours du cimetière sur sa motocross, le Rhône qui scintille et les voisins qui gueulent sur *Les Lacs du Connemara* jusqu'à 2 heures du matin, le samedi soir. Durant les premières semaines du confinement, enfermée à Paris, j'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir – pendant que les premiers de corvée tenaient le pays debout. Le mouvement des Gilets jaunes m'avait convaincue que c'était dans ma France, celle des ronds-points, des lotissements et des barbecues, qu'on pouvait faire bouger les choses. Dix années exactement après mon départ, j'ai donc migré à l'envers : je suis rentrée chez moi.

*

Très vite, j'ai commencé à écrire sur mon monde. Le vieux du bout de la rue, ma nounou, les parents de mes copines d'enfance. Ce qui les rend heureux ou tristes, ce qui les met en colère et qui leur donne de l'espoir. Ce à quoi ils réfléchissent, le soir, en tournant dans leur lit, ou quand ils embrassent leurs enfants, le matin devant l'école. Ce à quoi ils pensent, quand ils glissent un bulletin de vote dans l'urne.

J'ai eu envie de parler de leurs émotions, qui sont quasi absentes des discours académiques et politiques, alors qu'elles façonnent notre rapport au monde. Au village, elles sont un mélange tout particulier de fierté – venir de quelque part, en connaître chaque recoin comme sa poche, y élever une famille en travaillant dur – et de honte – le déshonneur lorsqu'on n'arrive pas à *être comme tout le monde* : à consommer, devenir propriétaire, conduire une jolie voiture –, là où tout se voit, tout se sait. Là où la réputation est reine. Et puis il y a aussi cette humiliation, dès qu'on écoute les élites urbaines diplômées parler : la honte d'être considéré·es comme des beaufs, des incultes racistes, sexistes et homophobes, attachés à un mode de vie archaïque. Ces

humiliations qui viennent appuyer là où ça fait déjà mal, après les échecs à l'école, le manque d'autonomie au travail, l'absence de culture valorisée.

C'est un emmêlement de sentiments si confus, si conflictuels – couplé à des vies quotidiennes difficiles – qu'il accouche d'une identité intranquille, dont les soubresauts se vérifient chaque soirée électorale. Alors, immanquablement, une armée d'éditorialistes en costume est convoquée pour décrypter ce que nous avons dans le bide, sans jamais nous avoir adressé la parole. Dans leurs bouches, nous voilà des énigmes, des masses à comprendre, mais *d'où vient-elle, cette colère, et que veulent-ils à la fin ?* Sur leurs plateaux télé, dans leurs journaux, ils ne parlent que de chiffres, de scores, de montée du RN. Nous ne sommes plus des gens, alors : nous ne sommes que des électeurs, des électrices. Hors de nos bulletins de vote, nos enfants, nos joies, nos peines, nos rêves – nos vies, quoi – ne semblent intéresser personne.

Aujourd'hui, c'est la première fois que je parle de ce projet d'écriture à Mélanie, ma meilleure amie d'enfance. Nous ne vivons pas

pareil, avec Mélanie. Je suis à mon compte, activiste multipliant les missions pour payer mon loyer, quand Mélanie est salariée depuis douze ans dans la même banque. Je suis locataire, elle est propriétaire d'une grande maison aux volets verts. Je claque des sous que je n'ai pas en cafés latte à 7 euros, quand elle traque chaque dépense, pour l'investir ou la mettre de côté. Et peut-être (surtout ?), nous ne votons pas pareil. Jamais. Moi, toujours à gauche – j'alterne entre les quatre grands partis, en fonction des élections. Elle, toujours à droite – et depuis quelque temps, souvent à l'extrême droite.

– Bah quoi t'as peur ? T'as pas envie de parler ? C'est quoi qui te bloque ?

– Non mais c'est pas ça, je m'en bats les couilles moi, chuis un livre ouvert. Mais j'vois pas ce que j'ai d'intéressant à raconter.

Mélanie est drôle, parfois à son insu. Elle décrit le monde avec une honnêteté brutale, ce qui fait d'elle une commentatrice redoutable. Personne n'est épargné – son mec, son frère, ses collègues, elle, moi : tout le monde y passe. Elle remet en place une mèche qui s'échappe de son espèce de chignon, se tartinant la tempe de crème fraîche au passage.

– Merde, quelle conne !

Elle regarde par la fenêtre, ses beaux yeux marron se perdent dans l'immensité des champs, en contrebas. Et puis elle dit :

– De toute façon, toi, quand tu as une idée dans la tête… Chuis pas folle, je sais que y a rien qui va te faire bouger. Mais j'te préviens, je pense que tout le monde s'en fout ! Donc faudra pas chialer si personne l'achète, ton machin !

*

Pour rentrer de chez Mélanie à chez moi, il y a 18 minutes de route et neuf ronds-points. On quitte le village par une départementale bordée de platanes, survivants d'une époque où les départements en plantaient partout. Ça, c'était avant de réaliser que nous, on avait tendance à s'encastrer dedans.

On prend un bout de voie rapide, puis on longe Feu Vert, Planet Cuisines, Centrakor, le bowling et la déchetterie. Après le 5e rond-point, on passe le Charveyron, une petite colline que certains surnommaient le Beverly Hills de Lagnieu quand j'étais petite. À l'époque, on ne comptait que quelques maisons, disséminées

dans une forêt clairsemée. Aujourd'hui, ce bois a laissé place à des dizaines de pavillons, des garages auto, une entreprise d'assainissement et un cuisiniste. Le tout fait face à un bout de montagne, de laquelle se détache assez nettement l'usine de Saint-Gobain (qui s'appelle maintenant Verallia, depuis son rachat par un fonds d'investissement américain). La verrerie, qui a récemment fêté ses 100 ans et qu'on nous avait fait visiter en CM2 pour « susciter des vocations », emploie de nombreux parents de mes copines d'enfance (enfin, de moins en moins, car elle a supprimé 400 emplois en cinquante ans). Elle fabrique les pots de Nutella, ce qui nous remplissait de fierté, à l'époque.

Personne ne sait vraiment placer l'Ain sur une carte. Souvent, on dit :

– Ah oui, dans le Nord !

Raté. Ça, c'est l'Aisne.

Notre chef-lieu, Bourg-en-Bresse – à prononcer « BourK en Bresse » si vous souhaitez respecter les us et coutumes locaux – se place au 109e rang des plus grandes villes de France – autant dire que ce n'est pas vraiment une métropole. Alors, je tente des marqueurs locaux, que je choisis en fonction du public :